# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

# arcadie

## revue littéraire et scientifique

198

dix-septième année

Juin 1970

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

**TARIF DES ABONNEMENTS**

| | 1 an | 6 mois |
|---|---|---|
| France, Italie, Communauté Française .. | **40 F** | **20 F** |
| Etranger ..... | **50 F** | **25 F** |

**Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F**

Abonnement d'Honneur : **100 F**

Le numéro : **4 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

**Abonnements - Correspondances - Envoi de textes**

« ARCADIE »

**61, rue du Château-d'Eau, Paris-10e**

**Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02**

**au nom de « ARCADIE »**

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.*
*Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*
*Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.*
*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.*
*1 F pour tout changement d'adresse*

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1970 »
— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1970. N° 438 — Imprimé en France

# A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE JUIN 1970

## SOMMAIRE

La Presse française et l'homophilie, par ANDRÉ BAUDRY ..... 265

A propos de la loi en Espagne, par FRANÇOISE d'EAUBONNE ..... 268

« Le comportement homosexuel chez les mâles » du Dr Churchill (*suite*), par le Dr BRONGERSMA ..... 274

Etats-Unis : impressions et réflexions (*suite et fin*), par MARC DANIEL ..... 281

Essai socio-psychologique sur le couple homosexuel (*suite et fin*), par ANTOINE d'ARC ..... 287

Olive et Alice, un souvenir « victorien », par G. de MAUVE ..... 296

Sur la plage, par ADRIEN LERTAM ..... 299

Poème, de HUBERT GRAVEREAUX ..... 264

LIVRES :

*Roger Peyrefitte et « Des » Français* ..... 303

*Le rendez-vous de Barcelone ou une journée à Nuremberg*, de Michel SAGER ..... 305

*Le monde homosexuel*, de Martin HOFFMAN ..... 307

*Arcadie* 200 ..... 310

*Le jour où j'ai connu qu'il me fallait mourir*
*j'ai doublement vécu pour l'instant d'être deux*
*Le jour où j'ai connu qu'il me fallait saisir*
*le flambeau du néant j'ai voulu être heureux*
*Le jour où j'ai connu son regard et ses mains*
*je me suis vu alors le tendre prisonnier*
*d'un amour incompris du reste des humains,*
*Cet amour est unique et on ne peut le nier*
*Le jour où j'ai connu la saveur de ses larmes*
*j'ai compris qu'il fallait d'un cœur inapaisé*
*assouvir sa tendresse et j'ai séché mes larmes*
*le jour où j'ai connu l'extase d'un baiser.*

HUBERT GRAVEREAUX.

## *ROND - POINT*

Depuis le mois de janvier 1970 le C.C.L. de Belgique édite une petite revue (format 21×27, rénéotée). Elle est bimestrielle.

Trois numéros ont paru à ce jour.

Elle porte en sous-titre : « *Information, dialogue, étude* ».

Et en effet c'est bien ce qu'elle apparaît être.

On lit au sommaire parmi d'autres titres : *Face à la justice*, une interview d'un avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles; *Sexologie et homophilie*, interview du Dr Vermeire.

Ecrite dans un style très direct, très vif, cette nouvelle publication homophile éditée par nos amis de Belgique devrait trouver sa place dans toute la littérature homophile.

Nous lui souhaitons donc bonne chance et longue vie.

(Même adresse que le C.C.L. — Voir page 2 *Arcadie*.)



# LA PRESSE FRANÇAISE ET L'HOMOPHILIE

*par* ANDRÉ BAUDRY.

Juger la presse française?

Ce serait prétentieux et me le pardonnerait-elle?

Pourtant je ne peux rester toujours muet, puisque j'ai entrepris d'illustrer et de défendre l'homophilie.

On a lu, dans mon dernier éditorial, ma lettre à M. le Directeur du *Monde*. Celui-ci m'a répondu.

C'est beaucoup. Car en dix-sept ans il m'est arrivé bien souvent d'écrire à des journalistes après tels ou tels de leurs articles qui nous concernaient, sans jamais recevoir de réponse.

Ce que je veux dire aujourd'hui, en comparant notre presse avec celle de l'Etranger, c'est le retard, la sottise, la peur, l'hypocrisie, la bassesse — je ne sais donc à quoi l'attribuer — de notre presse nationale.

Mais on constate qu'il en est de même dans le cinéma français. Que de grands films homophiles venus de l'étranger, ces dernières années, alors que rien n'a été produit dans ce pays, où seulement pour donner un visage ridicule et inexact de l'homophile.

La presse française est donc muette ou stupide.

Nous recevons d'un nombre important de pays des coupures de presse qui nous montrent ce qui se fait en Scandinavie, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Italie.

Sans parler naturellement de la presse américaine.

Pour mémoire, faut-il redire ce que la presse anglaise a fait, dix ans durant, au moment du fameux Rapport Wolfenden, pour faire comprendre aux lecteurs anglais ce qu'était vraiment le problème de l'homosexualité. Et si la nouvelle loi a été votée, on sait que l'influence de l'opinion

publique y a été pour beaucoup, et celle opinion avait été instruite très sereinement de ce problème par une presse courageuse et intelligente.

Sait-on que même en Italie — puisque parfois on accuse l'Eglise de toujours interdire et empêcher nombre de révolutions ou de modifications dans les lois et les coutumes — la presse traite de ce sujet.

Un dernier exemple, le très grand journal milanais — équivalent du *Figaro* — *Corriere Della Sera* n'a pas cru se déshonorer que de parler d'*Arcadie*, de l'émission *Campus*, dans un récent numéro. (En France, le silence total sauf ce qu'en a dit *Le Monde*.) Et nous recevons très souvent des journaux de la Péninsule où nous trouvons des articles, des réponses à des questions de lecteurs touchant à l'homophilie et qu'*Arcadie* aurait pu publier ! Je parle donc de presse sérieuse. Il n'est pas question, ici, on le sait, de vanter certaines autres revues ou journaux de certains pays où l'homophilie n'est présentée que sous un aspect tel qu'il ne peut que nous condamner plus rigoureusement par la majorité.

La presse étrangère sait qu'il existe un problème homophile, une minorité homophile, elle sait que selon sa population il y a dans sa nation cinq cent mille ou deux millions d'homophiles. Qu'ils existent. Et que ce n'est pas par un épais silence, par l'évocation de « ballets bleus » que ces innombrables citoyens seront connus de leurs concitoyens, admis à vivre normalement à côté d'eux.

La presse française ignore donc l'homophilie.

Ou précisément, il n'en est question que pour signaler quelques arrestations, quelques procès, ou — comme *Le Monde* le fait souvent — pour dire ce qui se fait en Hollande ou en Amérique.

En France, alors, les homophiles n'existent pas ?

Ou on ne veut les connaître que pour attirer sur eux la malédiction de la nation : dépravateurs de la jeunesse, êtres immoraux et amoraux, tous ou des « alcooliques » ou des « drogués » ou relevant de la psychanalyse. C'est ce que nous lisons trop souvent dans cette petite presse nationale — qui se montre d'ailleurs aussi petite en bien d'autres domaines — lorsqu'elle veut bien commenter quelques faits homophiles.

Actuellement, presque tous les quotidiens, les hebdomadaires, les mensuels, de quelque bord qu'ils soient, publient de plus ou moins longs articles, enquêtes sur les mœurs,





l'érotisme, la sexologie, la société de tolérance. Silence absolu sur le problème homophile. Ou allusions stupides, hasardeuses, mensongères. Ou selon le bon goût français : ricanements, jeux de mots, caricatures.

Une étude profonde — faite auprès des intéressés par exemple — cette presse française ne sait pas ce que c'est.

Deux millions de Français homophiles — hommes et femmes — ça ne l'intéresse pas!

Leur sort, leur vie, leurs difficultés, leur insertion dans la communauté nationale... pourquoi s'en occuper? Quels sont donc les journalistes en 1960 qui ont eu le courage d'évoquer la loi scélérate présentée par un gaulliste? Aucun.

Voilà l'honneur et la grandeur de cette presse!

On présente, on défend les causes ou les intérêts de toutes les corporations, de tous les mouvements, de toutes les idéologies, de tous les partis, de toutes les églises, de tous les syndicats, de tous ceux qui ont à faire valoir quelque chose. Un Cardinal de Paris publie un communiqué à propos du renouveau de l'antisémitisme... Des « noirs » meurent dans des bidonvilles... Des Arabes sont mal accueillis... cette liste pourrait être longue...

Les homophiles... ces deux millions d'hommes et de femmes... n'ont toujours droit qu'aux sarcasmes, aux condamnations, aux jugements définitifs, presque toujours les mêmes.

Pour eux : silence, mépris. Ou pour eux : demande de lois les bannissant...

Alors que fait cette presse dont les journalistes qui la font prétendent tous être des *gens libres? indépendants?*

Poser la question était utile.

Ils ont la réponse.

Les mois à venir nous renseigneront.

ANDRÉ BAUDRY.

# A PROPOS DE LA LOI EN ESPAGNE

## *CORRESPONDANCE R. LE MAYEUR — FRANÇOISE D'EAUBONNE*

*Le 18 avril 1970, Françoise d'Eaubonne recevait de Mme Evelyne Le Mayeur, écrivain espagnol, une lettre dont voici des extraits.*

« Je n'ai pas entendu parler de cette nouvelle loi espagnole et de son application. Cela m'étonnerait qu'après dénonciation il n'y ait pas, comme dans les autres domaines, une enquête, fût-ce discrète. Une fois acquise la quasi-certitude ou une solide présomption, on se bornera sans doute à conseiller au suspect de se soumettre à un examen médical (qu'est-ce qui est le plus honteux et dépravant : le vice lui-même, ou l'examen et les soins nécessaires pour sa guérison?). Sans doute le sujet n'est-il effectivement arrêté que lorsqu'il débauche les mineurs ou qu'il veut ériger son vice à l'état d'un système. Quant un navire est susceptible de recéler des malades, il les met en quarantaine. Qu'une nation croyante, voyant le vice la gagner, craigne pour ses ressortissants le sort de Sodome et Gomorrhe et cherche à y parer, je trouve cela assez normal... Qu'est-ce qui est préférable, la licence sans bornes ou l'adoption de certaines mesures prophylactiques? »

*Réponse de Françoise d'Eaubonne à Mme Evelyne le Mayeur.*

Je vous certifie, Madame, que la loi prise contre les homosexuels est déjà valable depuis quelques mois en Espa-

*N. B.* — E. Le Mayeur est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages sur le mariage chrétien et sa signification théologique. Le dernier, paru cette année : « Et quand deux feront un ». Large audience.





gne (1) et qu'il s'agit notammeent *des deux sexes,* ce qui est exceptionnel dans un pays quelconque, religieux ou non, puisque même au Moyen Age où les sodomites étaient brûlés, les femmes ne furent pas inquiétées, et que dans l'Angleterre victorienne qui condamna son plus grand poète à une peine atroce, au déshonneur, et ruina son épouse innocente et ses deux enfants, la loi n'avait rien prévu pour les femmes.

Ce triste honneur sera donc réservé à l'Espagne dont le plus célèbre psychologue Gregorio Maranon alla jusqu'à proclamer (point de vue que je ne partage pas) que « la lesbienne est un type de femme supérieur ».

De telles monstruosités sont absolument inacceptables dans un pays civilisé, qu'il se réfère ou non à la religion — à quelque religion que ce soit.

Vous me répondez que c'est sûrement exagéré, qu'il suffira après enquête d'un engagement à faire « se soigner » le suspect. Vous me répondez qu'il ne s'agit sûrement que de veiller à la protection des mineurs et à l'extension du prosélytisme. Vous me répondez enfin et c'est là le point fondamental : « Qu'une Nation croyante, voyant le vice la gagner, craignant pour ses ressortissants le sort de Sodome et Gomorrhe cherche à y parer me semble assez normal. »

Je vais répondre point par point à cet exposé :

1) Il me semble que vous confondez ici un peu trop facilement des notions entièrement différentes. Le vice est une chose, le prosélytisme une autre, la drogue à laquelle vous comparez aussi l'homosexualité — une troisième, et l'idée d'une « prophylaxie » appliquée à l'homosexualité — aussi bien celle de l'homme que de la femme — prête aux plus iniques, aux plus inouïes des exactions; l'abus de pouvoir est flagrant et d'une évidence aveuglante.

Il ne s'agit nullement de protéger les mineurs puisque l'Espagne comme tous les autres pays possède sur ce point une loi particulière et qu'elle aurait pu à la rigueur la renforcer, mais nullement en créer une qui englobe tant d'aspects différents et punit ce qui n'a rien à voir avec ceci *l'attitude personnelle et privée de deux majeurs consentants.*

Dans ce cas précis, assimiler cette attitude — quelle

(1) N.D.L.R. : A ce jour cette loi n'a pas encore été votée par les Cortès. *Arcadie* est en rapport avec un honorable membre de l'Assemblée espagnole à ce sujet.

qu'elle soit — à un « vice » ou à un délit ou encore à une maladie dont la contagion serait menaçante est du plus parfait aberrant. Et ne peut aboutir qu'à une révoltante atteinte à la liberté humaine.

Dans son livre sur Oscar Wilde le célèbre écrivain Robert Merle qui est non seulement hétérosexuel, mais « anti-homosexuel », écrit : « Que l'homosexualité soit un péché, pas de doute; mais qu'elle soit un délit est incroyable; la loi n'a rien à faire avec le péché; pourquoi, dans ce cas, ne condamnerait-elle pas l'orgueil, l'égoïsme, l'avarice, le mensonge? »

En effet, ne s'agirait-il pas là de « certaines mesures prophylactiques? ». Allons, il faut être sérieux. Il serait abominable de mettre dans le même sac quelques individus dévoyés, égarés, qui peuvent en effet être un péril pour l'enfance, et la plupart de ceux qui n'ont pas d'autre tort que d'aimer différemment de nous, ce qui les regarde absolument. (Rappelez-vous la nièce de Montaigne, vierge mûre, pieuse et même dévote, qui disait à propos de l'homosexualité : « Ne plaise à Dieu que je condamne ce que Socrate a pratiqué. » Où en serait notre culture occidentale sans le *Banquet* de Platon, l'œuvre de Michel-Ange et celle de Shakespeare? »

2) Même dans le cas d'une maladie, personne n'oblige le malade à se « soigner ». Le rôle de l'état s'arrête à la vaccination. Le reste doit être remis à la conscience de l'individu, sous peine d'atteintes à la liberté individuelle dont l'effet serait bien pire que l'extension de n'importe quelle maladie, car ce serait la seule maladie mortelle : le despotisme.

Or, je désire savoir en quoi l'homosexualité peut être assimilée à une maladie? Pas un médecin, pas un psychiatre d'aujourd'hui n'oserait la traiter comme telle. Les effets morbides que nous y voyons parfois attachés au cours de scandales ou en pathologie ne sont absolument pas dépendants d'elle puisque nous les retrouvons dans tous les autres délits sexuels commis par des individus malades et névrosés. L'hétérosexualité est à la base de la nymphomanie, des meurtres sadiques, des viols, etc... et cependant personne ne la considère comme une maladie. Elle est à la base même de notre être et nous ne serions rien sans elle. L'homosexualité n'est pas une « perversion » mais la seconde racine, simplement beaucoup plus petite, de ladite sexualité. Mais même si, par moralisme, on l'assimile à une





perversion, elle ne peut être ni considérée comme une maladie ni traitée comme telle. Ou alors pourquoi, dans ce cas, ne pas appeler maladie ce qui, entre l'homme et la femme, appartient à l'amour qui n'entraîne pas directement la procréation?... Et dans ce cas, rechercher les « suspects » pour les obliger à se soigner? Ce serait digne de l'Inquisition médiévale, ne croyez-vous pas? Comment un être sensé, vivant au XX^e^ siècle, peut-il soutenir une telle iniquité lourde de si graves et si définitives conséquences pour tant d'innocents?

Je vous retourne, à ce sujet, ce que vous me dites du « mariage virginal » : « Sans doute est-ce exceptionnel : mais pourquoi ne pas parler d'une vocation sous prétexte qu'elle est exceptionnelle? »

3) J'arrive enfin au point fondamental de votre lettre. J'avoue que j'ai failli ne pas répondre à cause d'une seule ligne de cette lettre. L'idée qu'une « nation croyante » peut, au XX^e^ siècle, craindre pour ses ressortissants le sort de Sodome et Gomorrhe, à savoir le passage du feu divin à cause du péché de ses ressortissants est une idée tellement énorme, tellement médiévale, tellement scandaleuse — je vais jusque-là — en ce qui regarde et le réalisme d'un incroyant, et l'idée de Dieu que se fait aujourd'hui un croyant (du moins chez nous!) que j'ai senti pour la première fois ma bonne volonté se décourager. Je ne suis pas chauvine, mais je vous le dis tout net : en France, il n'y a pas un croyant, que dis-je, pas un prêtre, fût-ce le dernier des curés de campagne, qui ne se prendrait la tête à deux mains à une imagination pareille, ou ne rirait aux larmes, selon son caractère. Est-il donc vrai que l'Espagne en soit restée au Moyen Age!!!

Non, je ne veux pas le croire, je veux croire que c'est un peu d'éloquence et de rhétorique dont le mouvement vous a sur le coup emportée!

Que telle ou telle position, telle ou telle anatomie en présence « dans l'amour physique puisse, dans une ville ou une campagne de 1970, entraîner le courroux divin au point de le faire éclater par l'extermination de la majorité (puisqu'il ne s'agit que d'amour exceptionnel et d'Eros minoritaire!), est quelque chose que rien, ni le bon sens, ni le réalisme le plus immédiat, ni même la croyance la plus fanatique — dès lors qu'on ne prend pas Dieu pour un fou sanguinaire mais le souverain maître de toute chose, dont le nom le plus haut est Amour et Clémence — rien dis-je,

ne peut faire accepter... que dis-je? envisager, entrevoir, ne serait-ce que pour l'horreur et l'indignation, ou au contraire le plus inextinguible fou rire.

Même en 1940, dans ma pension ultra-religieuse de Toulouse, de telles énormités n'auraient pu se soutenir!

J'entends d'ici ce que dirait l'abbé Oraison. Mais peut-être ne connaissez-vous pas ce très digne prêtre, auteur de plusieurs livres et conférences consacrés à rendre à l'homosexuel sa possibilité de vivre sa vie avec dignité, en homme et en chrétien?

De plus, si ma mémoire est bonne, Dieu ne dit-il pas à Loth : « Pour dix justes, j'épargnerai la Ville. » Croyez-vous donc qu'en Espagne il n'y ai plus dix hommes... à échapper à l'accusation d'homosexuels, Peste!...

De plus, puisque vous êtes si versée en théologie, je veux vous fournir quelques renseignements qui peut-être vous intéresseront. Il n'est jamais question dans les textes d'une punition de Sodome pour homsexualité. Du moins pas dans la *Bible*, voyez-vous. Dans le *Coran*, oui : l'auteur y revient six fois. Il n'est question ici que « d'impudicité ». Et ce n'est même pas pour cette impudicité proprement dite que la cité est maudite : c'est pour les deux péchés qui sont les pire du monde sémite (le coranique comme le judaïque) : la violence faite à un hôte et le refus d'écouter la parole de Dieu. Tout au plus peut-on admettre que dans cette perspective religieuse l'impudicité endurcit le cœur et l'empêche d'entendre la parole divine. Cela, oui. Mais quand les Sodomites disent à Loth : « Fais sortir tes hôtes pour que nous les *connaissions* », la violence qui est tentée est déjà considérée par l'auteur comme le pire des péchés — qu'il s'agisse de le dépouiller de ce qu'il possède ou d'attenter à sa vertu, cela est indifférent. L'idée que le plus humble des hôtes est peut-être un messager divin se retrouve dans tout le monde sémite et au-delà dans le monde païen méditerranéen où l'hôte est souvent un dieu ou une déesse déguisé. J'ai consacré à cette question de Sodome punie pour ce fait, et non pour homosexualité, une longue étude que j'ai soumise à diverses autorités religieuses, dont un rabbin; la réponse en a été absolument positive.

Donc, en vertu d'une histoire qui peut n'être qu'une légende, même pour un chrétien — puisque pour lui les seuls articles de foi sont ceux du Credo — et qui, même prise au pied de la lettre n'est interprétée que d'une façon abusive comme condamnation divine de l'homosexuel, en





vertu de cette tradition largement altérée, donc! on se fonderait aujourd'hui pour préparer à des êtres de chair et de sang, vivant dans le même temps que nous, la pire des humiliations et des persécutions? Mais quel est le chrétien, le véritable chrétien pour qui Dieu est amour et justice, qui ne se révolterait devant cet insoutenable abus de pourvoir?

Voilà, Madame, ce que je désirais vous dire. Vous vous êtes excusée des « aspérités » de votre lettre; je n'en ai trouvé aucune; vous allez au contraire juger sans doute la mienne bien dure pour votre législation. Mais je préférerais mourir que de concéder un seul mot de ce que je pense et qui intéresse tant de pauvres gens. Fille moi-même de croyants, et d'une mère espagnole, je respecte trop ce que le christianisme a apporté au monde pour supporter de le voir trahi et bafoué odieusement par ceux qui s'en réclament les législateurs d'une telle ignominie. »

FRANÇOISE d'EAUBONNE.

BEATRICE PRIVAT

## *LES VERGERS DE FÉVRIER*

*« Cette passion qui ose dire son nom »*

Ed. Denoël — 192 p. — 14 F

# « LE COMPORTEMENT HOMOSEXUEL CHEZ LES MALES » du DR. WAINWRIGHT CHURCHILL

*par* le Dr E. BRONGERSMA.

*L'homosexualité dans un milieu négatif à l'égard de la sexualité.*

La société américaine, avec sa longue histoire de puritanisme, a produit une haine de l'homosexualité sans égale dans le monde civilisé. L'accusation d'homosexualité suffit à miner la carrière et la réputation d'un homme, et toute possibilité de bonheur futur. Les relations entre individus mâles en souffrent beaucoup et — ce qui est plus tragique encore — même la conscience intérieure de beaucoup d'hommes. Cette phobie s'oppose à la chaleur, à la coopération, à l'affection et à un certain degré d'intimité entre personnes du même sexe, qualités dont ces relations peuvent aussi largement profiter que les relations entre les deux sexes. On ne voit plus, comme autrefois, des amitiés fortes et pleines de signification entre hommes de premier plan, par peur des interprétations homosexuelles auxquelles une telle amitié pourrait donner lieu.

La phobie de l'homosexualité a beaucoup plus endommagé les relations sociales qu'elle n'a diminué la fréquence des actes homosexuels. On a moins peur d'avoir des relations homosexuelles que d'avoir une réputation d'homosexualité. Un assez grand nombre de jeunes hommes n'hésite pas, de temps à autre, à se prostituer, ou même à en faire une profession complète, et beaucoup d'entre eux ne cachent nullement qu'ils sont parfaitement prêts à entrer

(1) Voir *Arcadie*, n° 197.





dans le lit d'un homme et à exécuter avec lui les actes sexuels les plus excentriques, alors qu'ils seraient profondément enragés par le moindre soupçon d'éprouver quelque plaisir en faisant cela. Ces mêmes jeunes hommes auraient en horreur une liaison intime et durable avec quelqu'un de leur sexe, même une liaison s'exprimant en des marques d'affection plutôt que dans une sexualité directe.

Afin de montrer qu'ils ne sont pas des « queers » les jeunes se font agressifs et durs, engagent des combats dans les rues. L'idéal est d'être considéré un « he-man », un individu extrêmement mâle.

La phobie de l'homosexualité se montre particulièrement nuisible aux relations entre père et fils. On évite toute expression d'affection. Leur besoin naturel de se sentir aimés et guidés restant insatisfait à la maison, les garçons cherchent à s'intégrer dans la vie des bandes souvent criminelles, avec tous les maux qui s'ensuivent. Et ce manque d'affection dans les relations entre père et fils produit des conditions que la psychiatrie a prouvées particulièrement aptes à pousser l'adolescent vers l'homosexualité, mais alors sous une forme pathologique.

Car une phobie excessive de l'homosexualité tend beaucoup plus à produire une homosexualité exclusive qu'une culture qui accepte l'homosexualité. En fait la peur des sentiments homosexuels déforme même inévitablement les relations hétérosexuelles. Il est absolument impossible de trouver une solution aux problèmes d'hygiène mentale et de moralité posés par la sexualité si l'on prend une position de grande franchise, concernant un seul aspect de la vie sexuelle, en condamnant en même temps comme tabou un autre aspect de cette vie.

Aucune manifestation de la pulsion sexuelle n'est immorale, criminelle ou pathologique en soi. D'autre part, toute manifestation de cette pulsion peut devenir immorale, criminelle ou pathologique. Il est sans importance que le comportement soit hétérosexuel, ou bien homosexuel ou bien auto-érotique; ce qui importe, c'est l'intention, la signification de l'acte pour les participants, et le lien avec la conception générale de la vie que possède l'individu en question.

En Europe, les pays méditerranéens, échappés d'ailleurs à l'influence puritaine du protestantisme, sont restés plus proches de l'antiquité païenne que les pays nordiques. Mais partout où la conception de l'homosexualité est marquée

par la triade péché-crime-maladie, se développe une mythologie qui fait du mâle homosexuel un être efféminé, lâche et faible, possédant en outre toutes les qualités les moins admirables que notre société a l'habitude d'attribuer aux femmes : instabilité émotionnelle, manque de résolution, vanité, ostentation sociale, médisance. C'est surtout l'homme subissant l'insertion du pénis de son partenaire en son corps (bouche, anus), le « passif », qui est frappé de mépris, beaucoup plus que l' « actif », parce qu'au fond notre culture mésestime tout récepteur de sexualité, homme ou femme.

Il y a, évidemment, des homosexuels qui abusent des enfants, et aussi des homosexuels sadiques et masochistes, mais il n'y a aucune raison d'associer ces déviations à l'homosexualité en soi. Pour la grande majorité des homosexuels elles sont aussi répugnantes que pour la majorité des hétérosexuels.

Le jeune homme qui a des expériences homosexuelles doit s'adapter au conflit émotionnel que cela entraîne dans notre société actuelle. Il est possible qu'il continue à se considérer hétérosexuel malgré ses aventures. Il est bien possible aussi qu'il consente à se dire homosexuel et qu'il cherche son refuge dans un milieu exclusivement homosexuel, supprimant ainsi le côté hétérosexuel de sa nature. Peut-être même arrivera-t-il à accepter l'image traditionnelle de l'homosexuel et se comportera d'une façon exagérée, devenant un efféminé aux petits cris perçants. Il va sans dire que toutes ces adaptations sont regrettables, parce qu'elles déforment l'homme réel. La seule solution convenable et saine consisterait évidemment en l'acceptation par l'individu de sa propre nature, c'est-à-dire de sa position sur l'échelle de Kinsey, ne refoulant ni sa part d'hétérosexualité, ni sa part d'homosexualité.

Ceux qui s'enferment dans l'homosexualité exclusive, produit artificiel de notre culture, font preuve de ce vain orgueil, de ce mépris de soi-même, de ce chauvinisme et de ce sentiment d'aliénation joint au désir de se conformer, qui sont les caractéristiques d'une minorité persécutée. En dehors de notre culture judéo-chrétienne il n'existe pas de minorité homosexuelle, simplement parce qu'on n'y trouve pas d'homosexuels : on y trouve des individus donnant libre cours, selon leur besoin, à la part plus ou moins importante d'homosexualité dans leur nature sexuelle, aussi bien qu'à la part hétérosexuelle.





Notre société actuelle condamne au contraire l'homme qui reconnaît sa part d'homosexualité à porter un masque, ce qui est malsain et souvent fait de lui un critique amer et cynique. Il est heureux quand il sait développer une attitude humoristique envers ce monde (Oscar Wilde), mais plus souvent il glisse dans la mélancolie (Tchaïkovsky). On comprend qu'il a besoin de se réfugier de temps en temps parmi ceux qui sont comme lui et qu'en semblable compagnie il se comportera en libéré, avec trop de gaieté et d'hilarité pour réfléchir sur ses sentiments les plus intimes.

Les dirigeants des mouvements homophiles se plaignent toujours du refus de la plupart des homosexuels de participer à la lutte pour l'amélioration de leur sort. On a peur de sa réputation, de sa position sociale, de sa famille, on n'a pas de temps, pas d'argent. Paradoxe! Ces mêmes gens risquent leur réputation, leur position, leur famille, gaspillant leur temps et leur argent en s'engageant dans des aventures vouées dès le début au désastre. En vérité, tout homosexuel a le plus grand besoin d'un mouvement de défense dans une société qui ne le protège pas contre une persécution illégale, et où il est constamment menacé de violence, d'attaques et même d'homicide, où tout non-conformisme sexuel est passable de peines, où toute la moralité semble absorbée dans la moralité sexuelle, où la police le chasse. C'est notre culture qui fait de l'homosexualité une source constante de vice, de crime et de maladie.

*L'homosexualité et la loi.*

Les Juifs de l'Antiquité ont d'abord dénoncé l'homosexualité comme idolâtrie : ce n'est que plus tard qu'ils sont arrivés à la concevoir comme étant contre-nature. Au VII[e] siècle avant J.C. on commença à interpréter le mythe de Sodome dans le sens d'un châtiment divin à cause du crime homosexuel, interprétation probablement très différente de la signification originelle de cette histoire.

Le Christianisme, adoptant à cet égard la morale des Juifs, ne fut nulle part plus en opposition aux habitudes et aux opinions du monde antique gréco-latin que sur ce point. C'est ce qui explique l'acharnement et la violence des attaques dirigées contre l'homosexualité par les autorités chrétiennes. Les Romains n'avaient pas coutume d'exécuter les malfaiteurs en les brûlant vifs; cette façon de mettre à mort

les condamnés ne devint populaire qu'à mesure de l'extension du Christianisme, qui désirait punir les coupables d'actes homosexuels à l'instar de la punition des villes de la Mer Morte.

L'empereur chrétien Justinien, dont la femme, l'impératrice Théodora nageait dans les délices en regardant des hommes sous la torture ou pendant qu'on leur coupait les parties génitales, promulguait les lois vouant à la mort tout individu convaincu d'homosexualité. « L'amour païen » devenait une hérésie et, comme telle, un danger pour une société et un état esentiellement chrétiens.

De nos jours encore les autorités américaines sont enclines à mettre l'homosexualité et la trahison sur le même rang; l'homosexuel étant considéré un « security risk », un danger pour la sécurité de l'Eat, tandis qu'en réalité ce sont les lois stupides contre l'homosexualité qui exposent les gens au chantage d'agents communistes.

Tous les Etats autoritaires se sont engagés dans la lutte contre l'homosexualité, ce qui n'étonnera personne connaissant leur dynamique sociopsychologique. D'autres Etats, plus démocratiques, ont, depuis la Révolution française et le Code pénal de Napoléon, toléré les rapports homosexuels entre adultes consentants. Ils ont introduit dans leurs lois comme limite un âge de consentement — dix-sept, dix-huit ou vingt-et-un ans selon les cas — et cette limitation est, à certains égards, pire qu'une interdiction complète, parce qu'alors un jeune homme homosexuel ne peut pas se lier intimement à un adulte capable de lui fournir appui et de l'aider à la découverte de soi-même, sans mettre en péril toute l'existence de son ami.

Tout le système qui consiste à limiter la possibilité du consentement à un âge assez élevé, repose sur la conception de la pulsion sexuelle comme étant en soi quelque chose d'impur, et d'illégitime, contre laquelle on doit protéger la jeunesse aussi longtemps que possible. Surtout les rapports homosexuels sont censés corrompre le jeune homme moralement et convertir un garçon normal à l'homosexualité définitive. Ce deux thèses sont d'ailleurs sans preuve aucune. La « corruption morale » est une notion mal définie. A-t-on jamais démontré que des jeunes gens ayant eu comme garçons des rapports sexuels avec d'autres garçons de leur âge ou avec des amis adultes, étaient moins capables de se former des jugements éthiques que ceux qui n'ont jamais eu ces expériences? Et quant à l'idée de la conver-





sion d'un garçon normal en homosexuel invétéré, s'il est vrai que le comportement sexuel est quelque chose que l'individu peut et doit apprendre, l'évolution n'est pas si simple que la « séduction » par un adulte puisse jamais expliquer toutes les tendances ultérieures. (Ce thème a été déjà discuté plus haut.)

D'ailleurs, c'est souvent le garçon qui cherche l'homme adulte et qui même le séduit, parce qu'il possède déjà des tendances homosexuelles. Le rapport sexuel dans ces cas n'est pas la cause mais plutôt l'effet de l'homosexualité du garçon.

Les peines dont les actes homosexuels sont passibles selon la loi dans plusieurs des Etats Unis sont très sévères. Deux garçons de quinze ans se masturbant l'un l'autre pourront être condamnés à soixante ans d'emprisonnement dans la Caroline du Nord, et en tout cas leur peine ne sera pas inférieure à cinq ans. De telles lois sont l'expression d'un fanatisme sans pareil, inspiré par une phobie générale de la sexualité, et d'une hystérie populaire. Chacun sait qu'avec des lois de ce genre des millions d'infractions se produisent sans être connues et que c'est seulement par hasard ou par vengeance que quelque infortuné sera appréhendé. C'est l'arbitraire absolu érigé en justice. En outre, ces lois poussent les policiers à des manœuvres ignobles et indignes, elles en font des voyeurs ou des agents provocateurs, empiétant sur le « respect de la vie privée », si cher en général aux citoyens américains.

L'homme est capable de beaucoup d'actions déplorables, immorales et vicieuses. Vanité, paresse, intempérance, jalousie, envie, préjugé, excès, gloutonnerie, bigoterie, esprit de vengeance, cruauté et avarice sont autant de maux, et souvent ils ont à l'origine d'une conduite criminelle : néanmoins, il n'y a pas des lois pour les punir. C'est seulement dans le domaine de la moralité sexuelle que des peines sont infligées pour le « vice ».

Un code pénal raisonnable devrait passer sous silence tout acte sexuel exécuté en un endroit suffisamment caché, autant que cet acte se passe sans violence, contrainte, fraude ni imposture.

La peur d'une « contagion homosexuelle », à laquelle le législateur devrait s'opposer, est entièrement chimérique. Dans les cultures où l'homosexualité n'est pas punie, et même là où les relations homosexuelles sont formellement appréciées, l'homosexualité n'est jamais devenue la forme

dominante d'expression sexuelle d'une population entière. Au contraire, on voit que les sociétés tolérant généreusement l'homosexualité (comme celles de culture islamique ou bouddhiste) possèdent en même temps le taux de naissance le plus élevé.

Une ingérence exagérée du législateur dans la vie privée des citoyens conduit à la peur abjecte, à l'hypocrisie générale, au conformisme spasmodique ou bien à une révolte pleine d'exhibitionnisme et de vanité. Ce n'est pas le moyen d'élever la morale publique ou individuelle. Beaucoup d'hommes d'Eglise sont aujourd'hui arrivés à cette conclusion; il y a de nos jours des moralistes chrétiens qui — sous certaines conditions — ne condamnent plus les rapports homosexuels, et même parmi ceux qui affirment que l'acte homosexuel est absolument réprouvé par la morale, il n'est pas exceptionnel qu'on se prononce en faveur de l'abstention du législateur civil dans ce domaine.

Dr E. BRONGERSMA.

(*à suivre*)

W.J. SENGERS

## *SE RECONNAITRE HOMOSEXUEL*

*« Vers une situation nouvelle »*

Ed. Mame — 190 p. — 16 F



# ÉTATS UNIS : IMPRESSIONS ET REFLEXIONS

*par* MARC DANIEL.

*Livres, films, théâtres.*

Après le grand panorama de la production américaine de livres homophiles que j'ai donné à *Arcadie* l'an dernier (4), je me contenterai de citer ici les titres les plus récents et les plus importants.

Comme je l'ai dit, deux catégories d'ouvrages sont très caractéristiques des Etats-Unis dans ce domaine : d'une part la vulgarisation scientifique plus ou moins bien faite (ainsi le livre de Martin Hoffmann dont je parle ci-dessous, p. 307), d'autre part les ouvrages plus ou moins nettement pornographiques qui pullulent dans les « librairies pour adultes » — et dont certains atteignent un degré dans l'audace dont je n'avais pas vraiment idée avant de les voir de mes yeux!

En dehors de ces deux catégories un peu spéciales, les romans dont on parle ces derniers temps sont : *Portnoy's Complaint*, de Philip Roth (roman « littéraire », très « dans le vent », qui traite fort crûment de la masturbation; le thème est l'histoire d'un Juif partagé entre la culture israélite et la culture américaine) ; *Sex Cage*, de Ilonka (histoire d'une lesbienne) ; *2069*, de Larry Towsend (science-fiction homophile) ; *Sookey*, d'Angelo d'Arcangelo (tableau de la vie homosexuelle à Fire Island, près de New-York; très « prétentieux » et « tarabiscoté » d'après les critiques) ; *The Real Thing*, de William Carney (thème sado-masochiste sous forme d'un roman par lettres, « classique » et brillant) ; *The Truth Game*, de John Hallowell (vie des prostitués de Hollywood; semble devoir être un succès du genre de *Cité de la Nuit*) ; *Gay John*, de John (le monde

(1) Voir *Arcadie*, nos 196-197.

des prostitués vu par un « client » : osé et épicé, mais bien écrit).

Pour ce qui est du cinéma, il faut distinguer le cinéma « commercial » (disons : le cinéma pour grand public) et le cinéma « spécialisé » (pour public homophile exclusivement).

Dans le domaine du premier, les films américains qui ont le plus fait parler d'eux récemment sur le plan homophile sont *Midnight Cowboy* (« *Macadam Cowboy* »), *The Staircase* (« *L'escalier* ») et *Gay Deceivers* (une histoire de conscrits qui font semblant d'être homosexuels pour échapper au service militaire). Ceux dont on parlera au cours des prochains mois seront *Myra Breckinridge*, avec Mae West (eh oui...), d'après le roman de Gore Vidal, et *Les garçons de la bande*, d'après la pièce de Mart Crowley.

Mais c'est surtout le domaine du « cinéma spécialisé » qui « bouge ». La censure est devenue extrêmement libérale, autorisant la projection de nus intégraux et de films qui naguère, auraient été réservés à des salles clandestines. A Los Angeles, à San-Francisco, à New-York, ailleurs aussi sans doute, existent des salles où l'on entre librement (en payant sa place, évidemment) pour voir des films exclusivement homophiles, et dont le programme est affiché en façade avec des photos très explicites. Je suis allé dans un de ces cinémas à Los Angeles. Je dois dire que la médiocrité des films projetés dépassait l'imagination; mais les acteurs étaient fort bien bâtis, et ne dissimulaient rien des charmes de leur anatomie. C'est vraiment tout ce qu'on peut dire en leur faveur! Mais ce n'est pas déjà si mal...

Dans ce champ du cinéma homophile, une nouvelle « vedette » est née — je parle d'un cinéaste, non d'un acteur. Il se nomme Pat Rocco et vit à Hollywood. J'ai été le voir dans sa maison près de Sunset Boulevard, où je l'ai trouvé entouré de « fans » occupés à préparer le prochain scénario dans l'aimable désordre d'un atelier d'artiste un peu psychédélique. Il publie films sur films dont les héros sont de jeunes athlètes blonds, bruns ou noirs, radicalement et intégralement nus et dont les scénarios ressortissent en général au domaine des nouvelles de revues homophiles. Ces films sont en vente libre (en 8 mm) et connaissent un succès fabuleux dans les milieux « gay ». Sans doute, un jour, les verrons-nous en France, quand notre censure aura épousé son siècle... et je serai curieux, alors, de voir s'ils ont ici la même faveur qu'Outre-Atlantique.





Plus encore que le cinéma, le théâtre « explose » aux Etats-Unis. Déjà *Hair* fait l'effet d'une pièce pour patronage. *Oh Calcutta* montre sur scène non seulement des nus intégraux — ce qui est maintenant banal — mais des actes sexuels simulés, des semblants de masturbation, des jeux sado-masochistes, où l'homosexualité tient une place de choix. Le public ne sait même plus s'il doit se choquer ou rire; et l'Armée du Salut américaine se consacre plus à secourir les malheureux qu'à défendre la décence outragée.

Une autre pièce très osée, et très nue, *Geese*, fait courir le public homophile : il s'agit de deux actes consacrés l'un à l'homosexualité masculine, l'autre au lesbianisme. « On se demande comment on pourrait aller plus loin », dit le critique de *One*.

*And Puppy Dog Tails*, qui triomphe à New-York, est en revanche une pièce discrète, décente, heureuse, entièrement homophile mais (à l'inverse des *Garçons de la bande*) nullement pessimiste. Le critique de *L.A. Advocate* écrit que ce spectacle lui a « réchauffé le cœur » et « enchanté l'esprit ». Il ne nous reste qu'à souhaiter qu'un théâtre parisien monte bientôt cette pièce séduisante... Le nom de l'auteur est David Gaarth.

Autres pièces de théâtre homophiles : *The Brass Bed* (« Le lit de cuivre »), de Leslie Evans et William Sparrow (tragédie et mystère). *The Haunted Host* (« L'hôte hanté »), de Robert Patrick (un homosexuel de quarante ans réévalue son existence après le suicide de son ami). Sans compter les reprises de pièces déjà signalées dans *Arcadie : Fortune and Men's Eyes*, de John Herbert (*Arcadie*, n° 170 : dans la reprise récente le viol du jeune détenu par ses compagnons de cellule a lieu sur la scène et non plus dans la coulisse), *A patriot for me*, de John Osborne (*Arcadie*, n° 187-188).

*L'homophile dans l'Amérique d'aujourd'hui.*

Je n'ai pas la prétention, en terminant ce rapide tableau de l'homophilie aux Etats-Unis, d'avoir tout dit. Au reste, la liberté de la presse n'est pas telle, en France, qu'on puisse se permettre de citer certaines choses dans les pages d'*Arcadie*.

Mais il faut bien mettre en relief le fait que, dans aucun pays, on ne peut considérer la vie des homophiles indépen-

damment de son contexte, c'est-à-dire de la vie générale des citoyens.

Or, la société américaine est, plus qu'une autre, « en mouvement ». Les contrastes les plus extrêmes s'y coudoient — ou s'y heurtent. Un ami américain me disait (et j'ai retenu cette phrase comme exceptionnellement éclairante) : « Ici tout est possible, sauf ce qui est modéré ». Le libéralisme « à la scandinave » (librairies porno, films et théâtre nus...) va de pair avec le puritanisme et le racisme du Ku-Klux-Klan. Les hippies crasseux et hirsutes vivent à côté des Mormons, impeccables et fanatiques. Les déserts de l'Arizona et les mégapoles industrielles. L'Université de Berkeley et les « Filles de la Révolution ». On n'en finirait pas de recenser ces alternances.

La vie des homophiles américains se situe dans ce cadre. Rien de commun, donc, entre l'existence du fermier homophile du Middle-West et celle du « business executive » (« cadre ») de Los Angeles. Rien, si ce n'est la sensation d'appartenir à une « culture » en marge, minoritaire mais respectable. Tous les dirigeants homophiles que j'ai rencontrés ont été d'accord sur ce point : l'homophile américain a surmonté le complexe de la honte. Il est, selon les cas, bien ou mal intégré à la société, pacifique ou agressif, bourgeois ou « radical » mais il n'a plus de scrupules à s'avouer, voire à se proclamer, « gay ». De là le succès des manifestations publiques, des défilés, des parades qui nous surprennent tant, nous homosexuels européens.

Les homophiles américains ne se contentent plus de demander le respect de leur nature : ils l'exigent, le cas échéant, par la force. A New-York, ils ont déclenché une véritable émeute à Sheridan Square, en juin 1969, pour protester contre une rafle dans un bar. A New-York encore, ils ont exigé — et obtenu — que la municipalité fasse replanter les arbres d'un parc qu'ils fréquentaient et que des anti-homosexuels avaient rasés. A San-Francisco, ils ont manifesté contre le journal *S.F. Examiner* qui avait publié des articles hostiles, et la manifestation a tourné à la violence (décembre 1969). A Los Angeles, ils ont boycotté le journal *L.A. Times* qui avait refusé de publier une annonce (payante) pour le « Homophile Information Center » (décembre 1969). A New-York, ils ont organisé défilés et meetings contre le journal *The Village Voice* qu'ils accusaient de discrimination anti-homosexuelle — et ils ont obtenu gain de cause. Mieux : à San-Francisco ils ont obligé





un poste de radio, KFOG, à présenter des excuses après une émission anti-homosexuelle, et à donner la parole à un des dirigeants de *S.I.R.* Les mouvements homophiles de San-Francisco et Los Angeles font un procès aux P.T.T. américains pour obtenir le droit de disposer d'une rubrique « Organisations homophiles » dans l'annuaire téléphonique.

La grande presse reconnaît l'homosexualité pour ce qu'elle est : une composante essentielle de la société. Des revues à énorme tirage, comme *Time*, des chaînes de télévision à large écoute, consacrent des séries d'articles ou d'émissions à ce sujet. Pas forcément dans un esprit favorable, certes (bien que l'enquête de *Time*, novembre 1969, soit, dans l'ensemble, excellente) ; mais de plus en plus rarement avec horreur et indignation.

Face à cette prise de conscience extraordinairement vigoureuse, l'opposition puritaine s'essouffle. La *John Birch Society* continue à attaquer pêle-mêle le communisme, la drogue, le pacifisme et l'homosexualité, mais elle ne convainc plus guère que ces propres partisans. En Californie tout au moins, le mouvement de libération semble, pour l'instant, destiné à balayer tous les obstacles tôt ou tard. Même la réaction moralisatrice que semblait annoncer, voici un an, l'élection de Richard Nixon à la présidence, a jusqu'à présent fait long feu.

Les « jeunes », en particulier, secouent les tabous. Dans plusieurs universités et collèges existent des « *Student Homophile Leagues* » regroupées en une fédération nationale. (Imagine-t-on cela dans notre chère Université Mao-Trotzky-Gauchiste de Vincennes ou de Nanterre?) Une revue de jeunes à grand tirage, *Seventeen*, du genre « *Salut les Copains* », publiait en juillet 1969 un article d'un libéralisme extraordinaire sur l'homosexualité, et personne, que je sache, n'a fait saisir ni interdire le numéro...

Certes, les obstacles subsistent. La police, trop souvent, est brutale, partiale, violente (mais les mouvements homophiles osent maintenant l'attaquer en justice quand besoin est, et les juges américains, à l'inverse de certains autres pays, ne donnent pas toujours raison à la police).

Plus navrante est l'attitude de certains leaders noirs, Le Roi Jones, Elridge Cleaver, Rap Brown, qui attaquent et injurient les homosexuels, bien loin d'accepter leur aide sur la lutte contre le racisme et la ségrégation.

Inquiétante aussi, à d'autres égards, la diffusion de la

drogue dans certains milieux homosexuels, et la main-mise de la Maffia sur certains bars...

Mais, dans l'ensembe, c'est un spectacle d'une merveilleuse vitalité que celui du monde homophile d'Outre-Atlantique.

A côté des homophiles européens timides, peureux, repliés sur eux-mêmes, paralysés par la crainte de l'opinion publique et de la police, la « gay society » américaine donne l'exemple du courage et de l'audace. Je dirai même : de la dignité. Oui, malgré des excès qui choquent parfois le bon goût. Car la dignité, c'est aussi, et d'abord, d'oser être ce qu'on est. Celui qui n'est pas prêt à sacrifier une partie de son confort personnel au mieux-être de ses semblables n'a pas le droit de se plaindre de ses conditions d'existence, comme le font si souvent les homophiles de notre pays, qui gémissent sur leur sort mai ne font rien pour l'améliorer.

« On ne jouit pas du bonheur, on le conquiert », disait je ne sais plus quel philosophe du temps où les philosophes philosophaient sur le bonheur.

C'est ce que sont en train de faire nos frères les homosexuels américains.

Telle est la leçon que j'ai rapportée de Californie. Elle vaut le voyage.

MARC DANIEL.



# ESSAI SOCIO-PSYCHOLOGIQUE SUR LE COUPLE HOMOSEXUEL

(*suite*)

*par*. ANTOINE d'ARC.

3) *La morale du couple* (1).

Entrés dans la partie la plus délicate de notre étude, nous allons essayer de nous montrer aussi objectifs que possible en une telle matière.

Le terme de *morale* est plutôt contesté de nos jours : morale et Eglise, morale et hypocrisie, morale et bourgeoisie, ce sont là des conceptions qui, aux yeux de nos contemporains, cheminent de conserve. Je conçois fort bien que si la morale se situe dans cette constellation, elle soit l'objet des attaques de la critique actuelle. Mais la morale, en réalité, ne se réduit pas à cela. Qu'est-elle alors? Il s'agit très simplement d'une règle de vie. Cette loi, d'ordinaire, est fixée par la communauté; mais elle peut l'être aussi par chaque individu pour lui-même. Sans doute la morale doit être fondée, en quelque façon, sur des principes d'ordre général, ce qui dans le droit romain a été nommé *droit naturel*, et nous voilà du coup plongés dans une plus grande confusion qu'auparavant! L'ethnologie nous a révélé heureusement les limites de la « morale », en ce sens que chaque peuple se crée la sienne avec ses propres habitudes. Quant à moi, je croirais volontiers avec le grand juriste romain, Ulpianus, que tout ce qu'on est convenu d'appeler droit naturel et morale se fondent, en dernière analyse, sur un seul principe : « alterum non laedere » (ne point faire tort à autrui). C'est à partir de ce principe-là qu'il est possible d'envisager une morale du couple homosexuel. Chacun d'entre nous, j'en suis persuadé, doit édifier avec son ami sa morale, sur la base d'un respect mutuel, en toute

(1) Voir *Arcadie*, nos 195-196-197.

liberté. Tous les deux se sont choisis librement; ils doivent avoir l'un pour l'autre le même libre respect sur le plan moral.

A cet égard, une question épineuse se pose tout de suite : la *fidélité*. Ce terme est, lui aussi, vaste et de sens relatif. Pour bien comprendre ce qu'il veut dire, encore faut-il connaître la culture à l'intérieur de laquelle s'est réalisé l'idéal du couple et l'état d'esprit des individus. La conception qu'on se fait de la fidélité varie suivant qu'on est pris dans une structure polygamique relative ou absolue, dans un contexte monogamique relatif ou absolu. D'autre part, les individus n'ont pas non plus la même idée de la fidélité selon le lieu géographique où ils habitent : un homme du nord ne réagit pas comme un méditerranéen, c'est bien connu. Par conséquent, première chose à faire : le couple doit se constituer en fonction des aspirations propres à chacun des partenaires vivant dans une certaine culture. Aujourd'hui, dans les pays scandinaves, le mariage de groupe est fort à la mode. J'ai pu le constater par moi-même durant un séjour au Danemark où j'avais rencontré trois couples hétérosexuels qui vivaient ensemble sur une base d'entente mutuelle. Peut-être connaissez-vous vous aussi des ménages à trois. Chacun doit être libre ainsi de choisir sa forme de vie, si du moins il ne gêne personne. Pourtant, en dépit des quelques cas de polygamie plus ou moins ouverte comme ceux-ci, il faut bien reconnaître que cette structure psychosexuelle reste exceptionnelle dans notre culture, et, opinion toute personnelle, je crois que la monogamie constitue quand même un progrès, par rapport à d'autres formules de couple. Notre société est monogamique et dans 90 % des cas le couple forme une structure binaire. C'est dans ce contexte que nous allons envisager la problématique de la fidélité.

Dans une chambre où des contestataires vivaient en communauté dans la plus totale liberté, j'ai lu sur le plafond : « Je veux bien t'aimer, mais non t'appartenir. » Je ne sais ce que vous pensez de cette réflexion. Personnellement, je la trouve très juste : c'est une norme, pour la vie du couple, tout à fait valable. Il est inacceptable de prendre le terme de fidélité dans le sens du droit canonique : le corps de la femme appartient à son mari; le corps du mari à sa femme. Comprise ainsi, la fidélité devient un fardeau insupportable, et non une libération. Pour moi, la fidélité n'est jamais une charge, un renoncement purement négatif,





mais, au contraire, une preuve que les partenaires se donnent mutuellement de leur amour, un compromis amoureux.

Giese a consacré un long chapitre de son enquête à la fidélité. Il divise les réponses en trois groupes.

*a*) Dans le premier groupe, nous trouvons le point de vue de ceux qui refusent toute forme d'infidélité. Ce qui donne : « la fidélité est pour moi plus importante que l'amour »; ou : « s'il y a infidélité, l'amour est unilatéral »; ou encore : « ce serait la profanation de nos sentiments les plus intimes et la trahison de notre existence à deux ». Un autre : « si je suis là pour un être humain, je veux l'avoir pour moi tout seul » (comment mieux exprimer cette fidélité comprise comme une appropriation de l'autre?). Celui-ci : « l'Eglise nous reprochera toujours l'infidélité et de cette façon notre cause est déjà douteuse ». Enfin : « il faut dompter le côté animal » (28) !!!

Je ne sais quelles réflexions peuvent vous inspirer de telles réponses. J'y vois, quant à moi, l'expression d'une conception tout à fait erronée de la fidélité avec une intransigeance qui ne correspond guère à cet amour qui « supporte tout » (saint Paul). La fidélité ne me paraît pas devoir exiger de l'homme une telle position. Mais 39,2 % des sujets interrogés, eux, ont répondu de cette manière.

Quelques réponses néanmoins valables, à mon avis, telle celle-ci : « une profonde amitié ne peut durer que si elle se fonde sur une fidélité mutuelle. Il faut savoir résister aux aventures par amour pour l'ami. Cela ne contribue qu'à l'affermissement des relations et à une plus grande valorisation ».

*b*) Le deuxième groupe comprend ceux qui admettent l'infidélité comme un pis-aller, un phénomène sans importance, qui ne saurait affecter en rien leur amitié. Ils représentent une minorité de 5,9 %. Voici quelques-unes de leurs réponses : « les rapports entre les hommes subiront toujours des changements de partenaires. C'est pourquoi il faut recommander aux deux partenaires d'avoir des idées larges à ce point de vue ». Ou : « il existe chez les homosexuels aussi peu de vraie fidélité que chez les hétérosexuels ». Et, recours à un argument si pratique : « ce qui est le plus important c'est la fidélité du cœur ». Ce type de réponses traduit exactement le refus de s'engager dans l'amour, quand elles ne reflètent pas chez les interrogés

(28) Giese, *ouv. cité*, p. 121 à 126.

une fixation ou une régression à l'étape de promiscuité sexuelle. Dans certains cas, il peut s'agir de personnes dotées d'une dimension naturellement polygamique (« polygame, ce qui correspond à la vie normale », ou « l'amitié sans une complète liberté m'est incompréhensible »).

*c*) Dans le troisième groupe se rangent les modérés, ceux pour qui la vérité est dans le juste milieu, comme dans le vieil aphorisme philosophique. C'est peut-être, à mon avis, la position la plus sage. L'homme est un animal faible. A titre exceptionnel, on peut donc consentir à ce qu'il cède à une petite tentation : « l'infidélité est humaine, mais ne devrait pas devenir une règle ». Ou : « l'infidélité n'est pas une rupture, mais une interruption de la fidélité... ». Ce type de réponses s'élève à 27,5 % : pourcentage assez important.

Conclusion : à l'intérieur du couple, dans nos sociétés monogamiques en Occident, l'infidélité exprime toujours un malaise; elle est le signe que tout ne va pas pour le mieux chez le plus aimant des couples. Mais, grâce à la sincérité et à la lucidité, si l'on tient réellement à son partenaire, comme celui-ci à nous-mêmes, on finit toujours par surmonter ce qui nous sépare l'un de l'autre. Une maladie se soigne et se guérit très souvent. Encore faut-il trouver un médecin. Dans le couple, chacun des deux doit soigner l'autre. Il est évident que si l'exception devient la règle, l'infidélité une habitude, il faut avoir le courage de regarder la réalité en face : fondée sur un amour sincère, peut-être votre union s'est-elle décomposée aujourd'hui, s'est-elle installée dans le conformisme ennuyé de l'habitude, à moins qu'elle n'ait pris la forme d'une agressive intransigeance. Mais je ne vais pas faire de la *morale*, donner de « bons » conseils! Chacun de vous est libre de se fixer une règle de vie qui lui convienne et de s'y tenir!

4) *Durée du couple homosexuel.*

Presque tous ceux qui ont étudié cette question s'accordent pour admettre que le couple homosexuel est de courte durée. Dans nos milieux, combien d'homophiles, à cette question, répondent par le scepticisme! Giese, lui, a posé deux questions sur ce chapitre. Première : n'avez-vous, par principe, aucun intérêt pour une liaison de longue durée? Réponses : oui, 34; non, 188. Seconde question : croyez-vous possible, en général, une liaison homosexuelle durable? Réponses : oui, 190; non, 30 (2 sans opinion) (29). Cette statistique révèle que si les sujets, dans une grande proportion, aspirent à un amour durable, ils n'éprouvent pas le courage nécessaire ou un intérêt réel pour réaliser leur aspiration.





Cela dit, cette enquête n'offre qu'un échantillon d'opinions à la fois limité dans le temps et dans l'espace, qui ne peut donc être considéré comme une règle générale. Ce n'est simplement qu'une norme indicative.

Certains couples homosexuels sont voués aussi par leur structure même, à la décomposition dans un délai rapide, telle la liaison pédérastique, qui conduit l'adulte à quitter l'adolescent devenu homme, pour un autre partenaire qu'il formera comme il avait formé son ancien ami (la dimension pédagogique est inhérente à la pédérastie). Mais le couple formé d'adultes, lui, peut-il subsister? Nous disposons tous d'exemples très beaux de deux garçons qui s'aiment depuis cinq ou dix ans, sinon davantage, des couples dont l'amour ne s'est brisé qu'à la mort de l'un des conjoints. J'ai eu personnellement l'occasion de connaître un cas de cette espèce profondément touchant. C'était un ouvrier, âgé d'une cinquantaine d'années. Il habitait à deux pas de chez moi. Depuis plus de trente ans, il vivait avec son ami, lorsque celui-ci mourut des suites d'une longue maladie à l'hôpital. Tous les jours, cet ouvrier se rendait là-bas pour voir son ami. Je connaissais leur histoire. Et je l'observais lorsqu'au détour d'une rue, il m'arrivait de le croiser, retour de l'hôpital, chaque fois plus affecté. C'est à la mort de son ami qu'il me confia son chagrin. Puis, je partis en voyage. Deux mois plus tard, de retour chez moi, je m'entendis demander : « Savez-vous que M. W... est mort? » — « Comment, répondis-je? De quoi? » Et la bonne femme, naïvement, qui m'apprenait cette nouvelle, d'ajouter : « de chagrin, mon bon monsieur! ». Voilà la preuve d'un amour qui fut vécu dans la fidélité jusque dans la mort : « Personne n'aime plus ses amis que celui qui donne sa vie pour eux », disait le Christ. Cet ouvrier de cinquante ans a su aimer dans toute la dimension de ces paroles. Nous savons aussi que de tels exemples sont rares dans la vie humaine.

Nous avons étudié les difficultés du couple. On peut se demander : si les hétérosexuels n'étaient pas contraints par

(29) *Ouv. cit.*, p. 122.

le mariage de mener une vie commune avec leur femme, soudés l'un à l'autre comme ils le sont par les enfants et plus encore par des intérêts matériels si le divorce était aussi facile que la rupture dans un couple homosexuel, combien de temps dureraient les ménages dits normaux? Il ne suffit que de voir ce qui se produit aujourd'hui dans les jeunes générations, dans la mesure où l'institution du mariage s'est, en quelque sorte, « ramollie »; dans une proportion très importante, au bout de cinq ans, sinon même avant, le mari demande le divorce. Pour revenir aux couples homosexuels, en dépit de toutes leurs difficultés, les statistiques nous apprennent que 50 % des couples ont une durée supérieure à deux ans et 25 % à 5 ans (30). Giese observe, en revanche, que 78,3 % des couples vont de 1 à 5 ans. La courbe décrivant les cinq premières années de la liaison donne une forte baisse entre la première et la deuxième année. Par contre, une sorte de stabilisation apparaît entre les troisième, quatrième et cinquième années. Cela baisse considérablement entre la cinquième et la sixième année. Nouvelle stabilisation à partir de la dixième année. La conclusion à tirer de ce graphique : les plus fortes crises dans le couple homosexuel se produisent entre la première et la deuxième année, puis, entre la cinquième et la sixième; mais, à de très rares exceptions près, les couples, après dix ans, restent unis toute leur vie (31).

Que le couple humain est une entreprise difficile, tout le monde le reconnaît. C'est pourquoi le fait de vivre avec un ami exige de nous un sacrifice, mais, si j'ose dire, un sacrifice joyeux. Notre vie doit s'appuyer sur la patience et la bonne volonté partagées. Si le couple se fonde sur l'amour, il tient compte aussi des bonnes et des mauvaises expériences vécues au cours de ces années communes. Ces expériences tissent un lien de plus entre ceux qui s'aiment. Je crois que celui qui désire avoir une liaison pour y trouver seulement des satisfactions ignore la réelle grandeur de l'amour. Il est resté dans une dimension narcissiste. Il est vraiment difficile, c'est vrai, de passer d'un point de vue égoïste à un point de vue communautaire, du *moi* au *nous*.

La fin d'un couple doit coïncider toujours avec le terme d'un amour. Une liaison, dépourvue d'amour, serait basée sur le mensonge ou, l'amour évaporé, sur des habitudes

(30) Wesswood cité par Corraze, *ouv. cité,* p. 124.
(31) Giese, *ouv. cité,* p. 172.





trompeuses, voire sur des intérêts purement matériels; cela est impensable. Si nous n'avons pas besoin l'un de l'autre, si nous n'avons plus rien à nous dire, plus rien de commun, alors, c'est que le couple a cessé d'exister depuis longtemps. En ce cas, il ne reste plus à chacun de ses membres qu'à en tirer la conclusion qui s'impose : se séparer pour continuer de vivre chacun de son côté, cette chasse au bonheur dont Stendhal disait qu'elle vaut bien qu'on lui consacre toute une vie. Peut-être, la prochaine fois, trouvera-t-on en effet le compagnon rêvé, celui qui partagera nos joies et nos tristesses dans l'espoir d'une vie commune.

*Conclusion.*

Une des critiques les plus fréquentes, à l'adresse de certains auteurs d'*Arcadie,* que j'ai entendu faire dans mes conversations avec certains d'entre vous, c'est qu'on reprochait à leurs articles d'être à la fois trop « savants » et trop « obscurs ». Au début de cette étude, je m'étais posé comme règle de travail d'aborder ce sujet complexe avec le maximum de clarté possible. J'avais pris à mon compte le souhait d'un vieux poète espagnol, Gonzalo de Berceo, qui, à l'époque où tout un chacun se livrait à de savants poèmes en latin, déclarait avec humilité et bon sens : « je veux faire un poème dans la langue que les gens utilisent pour parler avec leur voisins; et si, par hasard, j'y parviens, vous me donnerez un verre de bon vin ». Y suis-je parvenu? Je ne sais.

Cette étude achevée, j'en découvre les limites. De ce que je me proposais de vous dire, beaucoup de choses encore restent à dire. Mais souffrez que j'avance cette excuse : si j'ai prétendu explorer un terrain presque vierge, celui du couple homosexuel, c'était d'abord sous le coup d'une impulsion irrésistible; c'était aussi et surtout parce qu'il fallait bien un jour que l'un de nous en traitât. Il y a un peu plus d'un an, le pape avait écrit une encyclique sur la régulation des naissances. Le monde entier protesta : comment un célibataire, aujourd'hui, osait-il s'occuper d'établir les normes du mariage, lui qui ignore tout de ces choses? Federico Garcia Lorca l'avait déjà dit : « Mais l'homme habillé de blanc ne connaît pas le mystère de l'épi de blé, ne connaît pas la douleur de la femme qui accouche » (32).

(32) *Cri de Rome* (*Poète à New-York*). Editions Gallimard.

Eh bien! nous aussi, à notre tour, nous avons le droit d'interroger les présomptueux « normaux » qui, ignorant tout de notre vie, ou n'en connaissant que les aspects les plus regrettables ou pathologiques, osent se permettre, comme le pape avec les hommes mariés, d'établir des normes générales pour les homosexuels, c'est-à-dire d'enfermer toute l'homosexualité à l'intérieur de catégories aussi étroites que fixes. Les quelques rares esprits honnêtes finissent d'ailleurs toujours par reconnaître, en dernière analyse, leur ignorance en ce domaine. Giese, par exemple, qui déclare : « les homosexuels qui ont des liaisons apparaissent rarement à la consultation et *in foro*. On ne trouve presque rien sur eux dans la littérature spéciale, abstraction faite des quelques allusions et quelques suppositions » (33). Nous seuls pouvons jeter les bases d'une liaison homosexuelle, de nous fixer des buts à la mesure de nos besoins et de nos possibilités réelles. Il faut avant tout en finir avec ce préjugé qui fait de l'homosexuel un handicapé, incapable d'aimer *par nature*, en quelque sorte, comme ne cessent de le répéter certains psychologues hétérosexuels. Notre vie toute entière doit apparaître aux yeux de tous, comme elle est, non pas pour provoquer (provoquer qui, aujourd'hui?) autrui, pas même pour convaincre, mais simplement pour vivre ce que nous sommes dans toutes ses dimensions. Et d'abord, vivre publiquement notre amour, pour nous épanouir, rien de plus. Il me souvient à propos d'un vieux poème entendu autrefois, en quelque lieu dont le nom s'est aujourd'hui perdu : « l'homme qui n'aima jamais ne mérite pas le nom d'homme. C'est comme une rose sans parfum ou un morceau de bois qui, au feu, se dérobe ».

Aujourd'hui, je m'adresse à vous, compagnons d'*Arcadie*, à vous qui vivez un amour partagé, à vous qui souffrez à cause d'une liaison qui se défait, ou bien à vous qui cherchez obscurément encore et sans répit quelqu'un à chérir : voulez-vous tous qu'enfin, tous de concert, nous jetions les bases qui permettent de construire la structure psychique d'un couple homosexuel possible et durable? Un autre jour, par l'entremise de notre directeur, peut-être vous demanderai-je votre aide pour des travaux d'investigation psychologique (je prépare le doctorat de psychologie en Sorbonne). Pour le moment, je ne vous dis que ceci, avec le poète espagnol : « si par hasard j'ai réussi vous m'offrirez

(33) *Ouv. cité*, p. 111.





un verre de bon vin ». Si ces simples pages vous ont intéressés, eh bien! que ce vin soit celui de votre sympathie et de votre amitié!

Pour terminer, laissez-moi emprunter à Cicéron sa belle définition de l'amitié. Il y a de cela presque vingt siècles, et pourtant qui ne voudrait — et c'est ce que je vous souhaite — la prendre pour guide même en 1970? Voici : « Avoir un ami, c'est avoir un autre soi-même. Quand l'un est absent, l'autre le remplace. Si l'un est riche, l'autre ne manque de rien. Si l'un est faible, l'autre lui donne ses forces. »

ANTOINE d'ARC.

FRANÇOIS AUGIERAS

## *UN VOYAGE AU MONT ATHOS*

« Etrange comme *le vieillard et l'enfant* »

Ed. Flammarion — 280 p. — 18 F

# OLIVE ET ALICE :

## UN SOUVENIR « VICTORIEN »

*par* G. de MAUVE.

Dans ma petite enfance je vivais dans une ville de province du Sud-Est de l'Angleterre chez mes grands-parents, la France étant occupée par les Allemands.

A cette époque-là j'allais souvent, accompagnant ma grand-mère, prendre le thé chez une de ses amies, une vieille dame charmante, bonne comme un ange, raffinée comme on ne peut plus l'être et tout à fait compréhensive lorsque (à l'épouvante de ma grand-mère) je dévastais son jardin, si soigné, pour faire des cabanes de gitans!

Il me semblait que toutes les qualités s'étaient données rendez-vous en elle et s'il s'y logeait quelque défaut j'étais trop jeune pour m'en apercevoir...

Cette vieille amie habitait, en compagnie de sa fille et de la grande amie de sa fille, une maison toute couverte de lierre, qui de nos jours paraîtrait vaste mais à l'époque semblait jolie, sans plus.

Si la mère était belle, personne, pas même l'âme la plus charitable, n'aurait pu trouver de beauté en ces deux vieilles filles sévères, décharnées et anguleuses. Cependant, j'aimais bien ces deux demoiselles : elles étaient toujours gentilles avec moi; mais mon affection enfantine se portait vers la mère, si belle, si douce. Un jour je me suis permis le lapsus de les appeler « Olive et Alice », imitant en cela ma grand-mère, mais je ne le fis pas deux fois, cette dernière, très sèche, me coupa : « Miss E... et Miss M... » — Instinctivement, bien que je n'avais pas dix ans à l'époque, j'avais senti que « Olive et Alice » formaient un tout.

Les années passèrent.

Un jour Olive mourut et ma grand-mère, écrivant à ma mère, fit un commentaire : « ... je ne comprends pas com-





ment elle (sa vieille amie) a pu être aussi cruelle avec cette pauvre Alice, figure-toi qu'elle l'a mise à la porte deux jours après la mort d'Olive. Je sais bien qu'elle ne l'aimait pas beaucoup mais j'ai trouvé cela extraordinaire car elle est si bonne. Alice se trouve maintenant à ... » Là suivait le nom et adresse d'une maison de retraite payante mais assez ordinaire. Quelle déchéance après la jolie maison où elle avait séjourné pendant tant d'années.

A peine six mois plus tard la pauvre Alice s'éteignait, seule et abandonnée, sauf de quelques amis fidèles, dont le pasteur de la « chapel » où elle s'était toujours rendue en compagnie d'Olive. Sa mort fut édifiante : « Depuis longtemps elle ne vivait que pour l'au-delà », nous déclara ce brave pasteur.

Peu après la mère d'Olive mourut à son tour.

Ici s'arrête l'histoire telle que je l'ai connue enfant.

Bien longtemps après, interrogeant, sans en avoir l'air, ma mère, j'ai su que :

— Olive et Alice s'étaient rencontrées en Nouvelle-Zélande où elles étaient professeurs dans une même école;

— A la mort de son mari, entre les deux guerres, l'amie de ma grand-mère avait écrit à sa fille en lui proposant de revenir en Angleterre pour s'installer auprès d'elle;

— Olive avait accepté en posant une condition : qu'elle reviendrait avec Alice;

— Elles ont enseigné, toutes les deux, pendant plusieurs années, au même collège de jeunes filles de la ville où nous habitions; là elles passaient pour d'excellents professeurs bien que très sévères avec leurs élèves.

A part ces renseignements je trouvais le sens d'un commentaire de ma grand-mère à sa fille fait en ma présence :

— « Tu sais, je ne comprends pas pourquoi Olive et Alice partagent toujours une chambre à un lit quand la maison est si vaste. »

Je ne pense pas que mes lecteurs seront aussi naïfs devant cette histoire d'un amour assumé et vécu dans une société où l'homophilie féminine, pour citer la reine Victoria, n'existait pas. Près d'un demi-siècle partagé ensemble envers et contre tout, mais tellement discrètement que personne de non averti ne s'était aperçu de rien : quel exemple de retenu, d'amour et de dignité.

Il n'y a qu'un moment triste en cette histoire : les six derniers mois d'Alice; mais croyante elle a dû savoir utiliser le doube chemin du souvenir et de l'espérance pour

rester en compagnie de son amie et quelles belles retrouvailles dans l'au-delà!

Je puis très bien imaginer Olive accueillant sa chère Alice avec une tasse de thé céleste et lui indiquant très rapidement, mais avec combien d'amour, ses fonctions pour l'éternité car l'oisiveté est pour l'âme victorienne la faute impardonnable.

G. de MAUVE.

ROGER PEYREFITTE

*L'ENFANT AMOUR*

*Uniquement Edition de luxe*

Tirage limité — 72 pages

Ed. Flammarion — 90 F

# RELIURES 1969-1970

La reliure : 15 F



## SUR LA PLAGE

*par* ADRIEN LERTAM.

L'homme, sur la plage, marche avec le vent marin dans les cheveux. Les mains au plus profond de ses poches, il enracine à chaque pas son pied dans le sable à demi-mouvant qui le retient et lui semble assurer sa présence ici, devant la mer libre, libre...

Il va mouiller son élégant pantalon de drap, ses chaussures fines, mais qu'importe s'il veut se planter solidement face au vent, face au flot! Qu'importe s'il se sent seul, en face de l'infini du vent, de l'infini du flot, s'il porte seul le poids de son destin!

Parfois, tournant la tête, il examine l'immense arc blond de la plage. Non. Sa trace serpente le long des franges d'écume aussi loin que son regard peut l'apercevoir et nul n'a suivi ses empreintes sur lesquelles le sable bientôt se refermera pour toujours. Ainsi rien ne le liera plus à ce monde qu'il a choisi de défier.

Il arrache le col de sa chemise, sa cravate, et les jette à la mer. Alors il se sent plus léger pour fuir. Fuir! Ah, fuir! Car, il le sait, il sera traqué par les fantômes qui, depuis sa jeunesse, n'ont cessé de le poursuivre. Hier encore il se laissait manœuvrer par la vie, il acceptait : prendre le métro le matin, le reprendre le soir, embrasser la femme qui l'attend. Parfois il levait les yeux pour apercevoir une branche verte ou un coin de ciel bleu, mais le chef de bureau pense que le ciel et la ramure sont moins importants que l'écritoire.

Ah! comme la vie lui a paru belle depuis ce matin! D'abord il a couru à travers la ville, sans but, sans autre souci que celui de jouir paisiblement du spectacle des choses et des gens. Il savait qu'il pouvait être assuré de quelques heures de tranquillité, d'un sursis... Pour la première fois depuis tant et tant d'années rien ne le pressait; il ne devait rien à personne, rien ne lui était urgent. Il s'était assis au coin des ruelles et avait joué aux billes avec

les enfants. Etonnés d'abord, ils l'avaient bientôt admis comme un enfant, reçu dans leur univers, un univers riche de tout le possible qu'aucun réel n'a encore enclos, limité. Il s'était émerveillé de riens : miroitement d'un ruisseau au détour d'une sente, dessin malhabile charbonné sur un mur, éclat candide du rire des fillettes, raies de soleil ou dansait la poussière. Mais ce bonheur simple ne pouvait durer. La ville était semée de mille pièges tendus à sa jeunesse retrouvée. Alors il s'était échappé vers la plage, la mer lui était apparue compatissante à son fils retrouvé.

A présent qu'il était en face de l'Océan il se sentait en sécurité. Il appartenait déjà à un autre monde, rien ne pouvait l'atteindre de ce côté-ci du rivage.

Il marchait donc tranquillement, s'amusant du flic-floc de ses pas sur le sable humide. Le vent ébouriffait ses cheveux et mettait à ses lèvres un goût de sel et d'iode. De temps à autre il ramassait un coquillage, admirait l'harmonie de ses teintes et la finesse de sa matière, se réjouissait du contact nacré et frais au creux de sa paume, puis se penchait sur le flot qui dardait jusqu'à ses pieds, par moments, une langue indiscrète.

Cherchant à retenir entre ses doigts joints un petit lac étincelant il voyait baisser peu à peu le niveau de l'eau quelqu'effort qu'il fît pour l'étreindre. Ses phalanges apparaissaient l'une après l'autre.

L'heure n'avait plus d'importance : sa montre s'était arrêtée au cours de l'après-midi, d'ailleurs il ne pensait même pas à la regarder : elle marquait trois heures quinze.

Mais la brume commençait de franger l'horizon, le flot devenait terne, une grisaille s'étendait sur le paysage. Chaque crête de houle, à présent, portait avec elle son ombre; de petits flocons aux contours nets planaient dans le ciel indifférent. Peu à peu le soleil les dorait de rayons plus directs : ils se détachaient mieux sur le fond assombri de l'étendue.

L'homme se donnait encore tout entier à la joie de sa liberté retrouvée, pourtant ses pas devenaient plus lents, ses jambes s'alourdissaient tandis que le soleil poursuivait inexorablement sa chute vers la mer. Comme si l'ombre qui se glissait silencieusement en chaque point du paysage envahissait aussi son âme, le regard de l'errant perdait de son ardeur.

Un nuage tiède montait du large avec le vent du soir, mètre par mètre, il avançait vers le rivage. Par endroits,





poussé par quelle fantaisie? il se déchirait en longue écharpe qui venait mollement s'étendre sur la dune. Mais au contact de la terre encore chaude il se résolvait bientôt en fin brouillard et s'évanouissait soudain.

Harassé, l'homme s'assit sur le versant d'une falaise que le flux de la marée venait presque lécher. Quelques galets marquaient la limite atteinte de coutume par la mer, des coquillages par milliers s'éparpillaient sur le sable humide.

En apparence rien ne le reliait plus au reste du monde : il semblait au sein de cet univers qui peu à peu se dissolvait en uniforme grisaille, comme dépouillé, désincarné. La tête appuyée au creux de ses mains jointes, son regard se portait au loin vers les brumes du large; le soleil n'y était plus à présent qu'un rougeoyant globe de feu d'où pointaient vers le ciel d'immenses rayons de lumière.

Il crut soudain distinguer non loin du rivage une forme imprécise, simple écharpe de brume plus dense peut-être. Son regard se fixa et tenta de préciser l'étrange vision. Elle disparut. Un instant plus tard, de nouveau, il vit. Cette fois plus nettement. Il se leva et porta la main à ses yeux. Une vive émotion faisait étinceler ses prunelles.

Sans qu'il pût le maîtriser, un tremblement intérieur l'agitait. S'avançant de quelques pas vers la mer qui lui léchait les pieds comme une chienne avide de caresses :

— Qui es-tu donc? dit-il d'une voix sourde.

Aucun écho ne répondit à sa voix, sans doute étouffée par le bruit des vagues.

— Qui es-tu? répéta-t-il. Réponds-moi! Pourquoi ne réponds-tu pas?

L'inquiétude et une attente passionnée faisaient vibrer sa voix. Et comme le vent se levait qui augmentait la fureur des vagues et redoublait la chevauchée forcenée des brumes, il avança de nouveau de quelques pas. L'eau tiède lui arrivait par instants jusqu'au genou. Il hurlait à présent :

— Approche! N'aie pas peur! Ne vois-tu pas qui je suis? Approche donc!

Et dans un sanglot :

— N'auras-tu pas pitié de moi, oh! je t'ai reconnu, ne crains rien.

A nouveau sa voix tenta de lutter contre le hurlement de la mer.

— Georges, cria-t-il, Georges, ne t'éloigne pas, viens à moi! Il avançait, les bras tendus vers le large.

— Mon ami, mon frère, ne vois-tu pas qui je suis? Que suis-je donc devenu pour que tu n'oses me tendre la main!

Les larmes coulaient en abondance sur son visage bouleversé.

— Je t'ai trahi hélas, tu es celui que j'ai été, beau, jeune, pur et tu ne te reconnais plus en moi!

Sa voix se brisa et il parut sur le point de tomber. Pourtant il continua très lentement d'avancer parmi les gerbes d'étincelles que la phosphorescence de la mer allumait à chacun de ses gestes dans la nuit maintenant totale.

Sourdement, comme s'il se confiait à quelque ami tendrement enlacé, l'homme poursuivit :

— J'étais le garçon que tu es, en vérité, tu le sais bien, j'étais comme toi riche de promesses et d'espoir. Ne crois point que j'aie de moi-même ridé mon front, durci mes lèvres, blanchi mes tempes. Ne crois point que j'aie fermé mon cœur. Hélas la vie s'est chargée de me mutiler. Qui suis-je? Une caricaturale défroque! Ils ont arraché de moi la soif d'être, la soif d'aimer! Ils m'ont pétri de désespoir et d'amertume, puis de renoncement! C'est pourquoi je les hais. Mais, vois! ce soir je suis là! Rien n'a pu m'empêcher de venir à cet ultime rendez-vous. Je savais que tu m'attendrais...

Une vague plus haute que les autres jaillit tout à coup en un énorme embrasement. L'homme y disparut tout entier.

Quand le flot s'apaisa on ne voyait plus rien.

Puis il sembla qu'un visage apparaissait à travers la brume. Une étrange lueur l'illuminait, la joie et l'amour étendaient leur quiétude sur ses traits. Un grand cri domina un instant l'éternelle plainte de l'Océan. Bien qu'il fût presqu'inintelligible et comme surhumain :

— J'ai vaincu! disait-il.

Une bouffée de musique de jazz, apportée par le vent depuis la ville proche, ne réussit point à troubler l'éternelle harmonie de la mer.

ADRIEN LERTAM.



# LIVRES ANCIENS
# LIVRES NOUVEAUX

## *ROGER PEYREFITTE ET « DES » FRANÇAIS*

Roger Peyrefitte ne fut, toute sa vie, animé que d'une passion : celle de la vérité. Et comme aucune nudité ne choque davantage la pudeur que celle de la dame sortant du puits, Roger Peyrefitte est, régulièrement, accusé d'outrage public. Outrage public à quoi ? au bon goût, disent ses adversaires; mais peut-être bien est-ce, tout simplement, à l'hypocrisie. Et chacun sait, depuis Tartufe, que c'est l'ennemi qui pardonne le moins.

Dans un petit livre tout récent (1), le journaliste Paul-Xavier Giannoli vient d'analyser l'œuvre peyrefitienne à travers l'homme Peyrefitte, et le portrait qu'il trace de ce dernier est particulièrement attachant et convaincant. On y trouve un personnage hors série, qui ne connaît qu'une loi — celle de bien écrire — et qu'un devoir — celui de dire la vérité, dût-elle blesser. Rien n'est plus éloigné de l'idée que se font aujourd'hui de la littérature la majorité des écrivains : pour Roger Peyrefitte, tout engagement politique est une trahison envers la liberté d'expression. Il veut se réserver le loisir de pouvoir **tout** dire; il est de ceux (rares) qui estiment qu'en aucun cas le mensonge, ni même le clair-obscur ou la demi-vérité, ne sont acceptables. On voit sans peine combien d'adversaires une telle attitude lui suscite : comme Jean le Bon à la bataille de Poitiers, il serait fort occupé à se garder à droite et à se garder à gauche s'il songeait à se garder; mais c'est le moindre de ses soucis.

Il en donne une nouvelle preuve dans son dernier roman (2), dont la sortie coïncide avec celle du livre de Paul-Xavier Giannoli.

Après avoir braqué ses projecteurs sur le Vatican, sur l'Ordre de Malte, sur les Américains, et, dans notre pays même, sur les ambassades, sur les francs-maçons, sur les juifs, Roger Peyrefitte a estimé le moment venu de consacrer un ouvrage à ses compatriotes. Mais

(1) Paul-Xavier Giannoli : *Roger Peyrefitte ou les clés du scandale.* Fayard, 1970, in-8°, 105 p. Prix : 16,60 F.

(2) Roger Peyrefitte, *Des Français.* Flammarion, 1970, in-8°, 288 p. Prix : 25 F.

(il l'explique à Paul-Xavier Giannoli), faute de pouvoir tout embrasser, il lui a fallu se limiter, et « il est resté un peu dans ce milieu, auquel aboutissent tous les autres, qui est le monde parisien... et le genre Tout-Paris ».

D'où ce titre : **Des Français.** Non pas **Les Français,** mais **« Des » Français.**

Galerie de portraits fort amusants (parfois à la limite de la caricature), recueil d'anecdotes piquantes, révélations sur nombre de « personnalités » pus ou moins en vue : tout cela se trouve dans ces presque trois cents pages, mais non point un tableau de la société française dans son ensemble. Les cibles favorites de Roger Peyrefitte, dans ce livre, sont les faux ducs, les écrivains qui n'ont pas le courage de leurs mœurs, le général de Gaulle, et les prêtres progressistes. C'est amusant, mais certains trouveront sans doute qu'il est dommage qu'un peintre de ce talent s'en soit tenu à des modèles aussi limités. Pour ma part, je ne suis pas persuadé que ce « monde parisien » soit un bien fidèle reflet du peuple de France, et je souhaite qu'un jour prochain Roger Peyrefitte puisse secouer l'envoûtement que semble faire peser sur lui ce tout petit milieu plus digne des Potins de la Commère que de l'auteur des **Fils de la Lumière** et de la **Mort d'une Mère.**

On se doute que, dans **Des Français,** l'homosexualité occupe une large place. Les homosexuels ne sont pas plus épargnés, au reste, que les autres personnages du livre (toujours cette passion de la vérité...); mais, là encore, ce sont « des » homosexuels qui sont présentés, et non pas « les » homosexuels; quelques partouzes dans des sacristies, quelques tripotages dans des cimetières ou dans des vespasiennes, quelques cancaneries dans des clubs mondains, ne sont pa toute l'homophilie, tant s'en faut. Roger Peyrefitte le sait; mais on peut se demander, avec un peu d'angoisse, si tous ses lecteurs réfléchiront aussi loin.

Du moins Roger Peyrefitte nous apprend-il, en passant, que savoir rire de soi-même est chose saine. Répondant à une question de Paul-Xavier Giannoli, il dit, amusé : « Pourquoi personne n'a-t-il jamais écrit sur moi un livre à scandale ? mais parce que je le fais moi-même. » La passion de la vérité a cela de positif qu'elle porte en elle-même sa récompense. Pour nous aussi, homophiles, c'est une leçon à méditer.

MARC DANIEL.



# *LE RENDEZ-VOUS DE BARCELONE OU UNE JOURNÉE A NUREMBERG*

*de* MICHEL SAGER.

Seul dans une chambre d'hôtel, un homme écrit une interminable lettre à son ancien ami — à celui qui est resté tout pour lui, et sans qui la vie n'a plus de sens. Toute la nuit il écrira, et au matin, comme la chèvre de M. Seguin...

La formule, on le voit, n'est pas neuve. Mais le livre n'est pas indifférent, et témoigne d'un réel don d'écrivain (1).

Bien entendu, l'écriture est, pour le narrateur, façon d'exorciser le passé, de le faire revivre et de l'anéantir tout à la fois : « je cherchais à reconstruire mon passé perdu et les interférences brouillaient mes velléités de plan et illuminaient parfois mes efforts sans que je fusse jamais absolument sûr de savoir où se posait ce bref rayon, sans doute illusoire, mais hors duquel j'avais la certitude de tâtonner dans l'obscurité ».

Partant de ce principe, l'auteur recourt à un procédé à la mode, qui consiste à mêler sans cesse le récit de la journée barcelonaise qui s'achève à celui d'une autre journée — nurembergeoise celle-là — antérieure de plusieurs mois. Malheureusement rien n'est plus fatigant et plus « fabriqué » que ce saut perpétuel d'un plan chronologique à l'autre, qui oblige le lecteur, presque à chaque paragraphe, à un effort de réflexion : voyons, où sommes-nous ? à Barcelone, ou à Nuremberg ?

Pour comble de confusion et d'artifice, l'ami à qui s'adresse le récit est parfois nommé à la troisième personne, comme s'il s'agissait d'un autre; et même (p. 211) c'est le narrateur qui passe à la deuxième personne tandis que l'ami devient « il ». Quelles que soient les justifications pseudo-esthétiques dont on puisse décorer ce genre de procédés littéraires, force est de constater qu'ils sont tout simplement exaspérants.

Malgré tout, l'auteur a su rendre vivante cette longue réminiscence d'un amour mort — histoire assez banale en soi, une fois dépouillée de son minutieux pointillisme psychologique, mais, peut-être, attachante par là-même. Qui de nous n'a connu ce drame d'un amour

(1) Michel Sager : *Le rendez-vous de Barcelone, ou une journée à Nuremberg.* Robert Laffont, 1970, 300 p. Prix : 18,60 F.

mal partagé, d'un être aimé qui se dérobe, les affres de la jalousie à l'apparition d'un rival heureux, les petites et grandes lâchetés pour garder l'ami à tout prix, et puis l'abandon final, la chute dans ce qui semble alors être le néant... ?

Michel Sager évoque fort bien cela, en un récit sinueux, étiré, souvent alambiqué à l'extrême (on songe, plus d'une fois, à ces confidences interminables de garçons qui « s'écoutent parler » et qui « coupent les cheveux en huit »), mais nulle part médiocre.

Le style est ambitieux, parfois un peu guindé, surtout influencé par Proust, dont on retrouve les volutes et les amples phrases ornées — un lecteur malveillant pourrait dire : tarabiscotées — du genre de celle-ci à propos du Théâtre de Marcellus à Rome (p. 84) :

« L'émotion que j'avais ressentie, et que tu avais partagée, à voir soudain dans la lumière impitoyable ces hautes arcades rongées par le temps, étayées où elles s'effritaient, et qui au-dessus de leurs grottes sombres remplies de débris de marbre sculpté et hantées par des chats vagabonds et silencieux supportaient un palais dont les fenêtres irrégulièrement percées cachaient et révélaient la présence des gens qui l'habitaient, leurs histoires individuelles, chacune enfermée dans son présent parallèle, me donnait l'impression obscure en même temps qu'évidente, qu'il existait une analogie profonde entre le désordre illogique mais organiquement harmonieux de cette architecture qui rassemblait les siècles et celui de nos vies qui se construisaient avec les matériaux disparates de notre passé. »

(La métaphore est belle, mais j'imagine l'effarement d'un élève de sixième à qui on demanderait de faire l'analyse logique d'une telle phrase ! A certains endroits du livre, on trouve quatre pages sans alinéa...)

L'auteur a, paraît-il traduit en français Henry James. Cela explique sans doute beaucoup de choses, car il partage à coup sûr le goût de la micro-analyse psychologique de romancier américain. Tout le livre est une « rétrospective introspective » d'une extrême minutie, où l'élément purement narratif est somme toute secondaire (malgré deux ou trois épisodes, dont l'un dans le parc de Montjuich et l'autre dans un bain de vapeur, qui pourront émoustiller le lecteur frivole).

Jeu de paroles et de miroirs, entrelacs de mensonges et d'illusions, tout cela non dépourvu d'un charme un peu désuet, avec des trouvailles d'expression et des notations subtiles, mais tournant bien souvent aussi, il faut l'avouer, à la pleurnicherie hystérique.

Je n'ai pas, pour ma part, aimé la rupture de ton de la fin du livre, où soudain l'auteur — grand bourgeois juif passablement snob — se met à condamner la société bourgeoise, la religion, l'ordre social, en des termes très « dans le vent » (« Et si la névrose moderne de la mort de ce sacré fantôme n'était que l'agonie aigre, gâteuse et féroce d'une société qui n'en finit pas de crever et qui se défend en garantissant ses valeurs imaginaires à la Banque du Saint-Esprit ? », etc..., etc...). Tout cela est complètement à l'écart du sujet, sans aucun rapport avec le reste du livre, et ressemble étrangement à un



appendice postiche : un peu comme si Proust, pour « faire moderne », s'était mis, à la fin de **la Recherche,** à écrire comme Barbusse ou Victor Margueritte.

Visiblement, à la fin de sa longue nuit passée à écrire dans sa chambre d'hôtel, l'auteur est un peu fatigué.

A vrai dire, le lecteur aussi.

MARC DANIEL.

# *LE MONDE HOMOSEXUEL (THE GAY WORLD)*

*de* MARTIN HOFFMAN.

Dans l'innombrable production d'études sur l'homosexualité qui fleurit aux Etats-Unis, le livre récent du Dr Hoffman mérite une mention particulière (1). Non qu'il apporte des éléments révolutionnaires au sujet, mais l'ampleur de sa documentation et surtout l'équilibre maintenu entre l'aspect **individuel** et l'aspect **social** de l'homosexualité en font un ouvrage digne d'attention.

Le Dr Hoffman n'est pas homosexuel, et se place nettement « à l'extérieur » de son sujet. Cela donne d'autant plus de poids à ses conclusions.

C'est dans la région de San-Francisco (« Bay Area »), champ d'étude favori des psycho-sociologues de l'homosexualité, que le Dr Hoffman a réuni l'essentiel de ses observations. C'est dire que, pour l'homophile européen, beaucoup de ses arguments semblent quelque peu exotiques, dans la mesure où le « monde homosexuel » de Californie est différent de celui du vieux continent. Mais, pour l'essentiel, la valeur de l'œuvre reste intacte en traversant l'Atlantique.

Le Dr Hoffman part du principe — aujourd'hui évident pour tout sexologue compétent — que « le choix de l'objet sexuel est, fondamentalement, un phénomène appris » (autrement dit, que l'orientation homo- ou hétérosexuelle dépend avant tout du contexte culturel)

(1) Martin Hoffman : *The Gay World.* New-York, Basic Books, 1968. Ed. en livre de poche « Bantam Books », 1969 (prix : 1 $ 25). Nos citations sont faites d'après cette édition de poche.

(p. 128), et que la notion de « normal » ou d' « anormal » découle d'un ensemble de données qui varient d'une civilisation à l'autre. En particulier, l'idée courante de **masculinité** et de **féminité** est entièrement artificielle, et ne repose que sur un ensemble de préjugés mutilants (p. 183 et suiv.). En un brillant chapitre d'histoire philosophique, la notion de « nature » est ramenée à ses origines grecques (Aristote) et médiévales (Guillaume d'Ockham), avec, en conclusion, la constatation évidente qu'en parlant aujourd'hui de « contre-nature » on se réfère à un système philosophique entièrement étranger à nos catégories intellectuelles — autrement dit, que ces mots sont totalement dépourvus de sens à notre époque, à moins d'en revenir à une conception téléologique du monde, ce qui est absurde (p. 98-111).

Toute cette partie du livre est excellente.

Je suis, en revanche, plus réticent devant la partie consacrée à l'étude de la « société homosexuelle » proprement dite — du « monde homosexuel » comme dit le titre.

Peut-être, après tout, ma qualité d'homosexuel m'enlève-t-elle la possibilité de juger impartialement et, en quelque sorte, impassiblement, d'un sujet où, bon gré mal gré, je me sens si directement concerné ? Malgré tout, mon expérience personnelle est souvent en contradiction directe avec les affirmations du livre.

En bref, voici l'argumentation du Dr Hoffman, appuyée sur son étude « sur le terrain » à San-Francisco : les homosexuels, rejetés par la société en son ensemble, forment une minorité, un « ghetto » culturel, une sorte de société en marge, essentiellement **anomique** (hors-loi), selon l'expression de Durckheim (« L'essentiel des aspects du monde homosexuel peut être compris si l'on considère la communauté homosexuelle comme un groupe minoritaire au même titre que d'autres groupes minoritaires (par exemple les Noirs)... Le monde homosexuel peut être considéré comme un ghetto non-géographique... ») (p. 188 : cette conception du « ghetto homosexuel » repose essentiellement sur les études du Dr Evelyn Hooker, dont l'importance pour l'avenir des études sur l'homosexualité ne peut être trop soulignée).

Or, de même que les Noirs sont obsédés par les questions de couleur de peau, les homosexuels, précisément parce qu'ils sont rejetés à cause de leurs tendances sexuelles, sont obsédés par ces dernières. Aussi le « monde homosexuel » est-il entièrement, exclusivement, morbidement dominé par les questions sexuelles.

D'où ce tableau assez effrayant des milieux homosexuels : « La superficialité des relations sociales caractérise l'ensemble de la vie homosexuelle (p. 54)... l'activité des lieux publics homosexuels (bars, etc...) repose sur une fétichisation du sexe tout à fait dégradante et déshumanisante (p. 60)... la vie des milieux homosexuels est misérable pour celui qui n'est ni jeune ni beau (p. 186) car dans ce monde l'attrait physique est la seule chose qui compte (p. 56) ». Etc..., etc... L'instabilité des liaisons homosexuelles découle directement de cette fétichisation du sexe (p. 164-177).



Or, il faut bien reconnaître que nombreux sont, Outre-Atlantique, les milieux homosexuels qui semblent justifier cette sombre description (2); mais j'ai peine à croire que le Dr Hoffman, au terme de trois années d'étude, n'ait vraiment vu que cela. C'est comme si on jugeait tous les homosexuels français d'après certains bains de vapeur et certaines allées du Bois de Boulogne. Est-ce moi qui, inconsciemment, ai tendance à « idéaliser » le monde homosexuel — ou plutôt à le rapprocher du monde « normal » ? Ou bien est-ce le Dr Hoffman qui noircit le tableau ? La question vaut, à tout le moins, d'être posée. En tout cas, je puis assurer au Dr Hoffman que, pour ma part, je connais à Paris beaucoup d'homosexuels qui ne sont en aucune façon obsédés par le sexe, et que j'ai assisté à beaucoup de réunions chez des amis homosexuels où il n'était nullement question de tubes de vaseline et autres gadgets qui, paraît-il, sont le seul sujet de conversation dans les milieux « gay » de San-Francisco.

Quoi qu'il en soit, les conclusions du livre du Dr Hoffman sont, elles, incriticables. Puisque tous les maux des homosexuels viennent de leur rejet par la société, c'est ce rejet qu'il faut abolir. « De même que nous avons fini, après des siècles de persécutions et de guerres de religion, par admettre que chaque homme a le droit de pratiquer la religion comme il l'entend, de même nous devons laisser aux gens la totale liberté de leur choix sexuel » (p. 198). Ceci implique : la suppression de toute loi pénale discriminatoire contre les homosexuels, la fin de toute persécution policière contre eux, l'égalité absolue des droits entre homo- et hétérosexuels à tous égards — y compris le droit de se réunir entre eux et de se conduire comme ils l'entendent quand ils sont en privé (entendez : la liberté pour les bains de vapeur, bars homosexuels et autres endroits où n'a pas accès le grand public).

Alors, le monde homosexuel cesserait d'être un ghetto, les homosexuels seraient entièrement intégrés à la société, et les défauts du « monde homosexuel » actuel disparaîtraient.

Quant à savoir si ce changement est possible ou si c'est une utopie, le Dr Hoffman, prudent, conclut : « **Frankly,I don't know** » (Franchement, je n'en sais rien). Il recense les signes d'évolution favorables, et se montre confiant pour l'avenir.

Pour sa part, en tout cas, il a bien mérité la reconnaissance des homosexuels.

MARC DANIEL.

(2) Voir par exemple la revue *Queens' Quarterly*, que j'ai présentée aux lecteurs d'*Arcadie* dans notre numéro 194, en février dernier.

## *ARCADIE 200*

Notre numéro de vacances portera les chiffres 199-200. Juillet-août 1970. Nous marquerons cet événement en octobre (N° 202).

Nous avons décidé que ce serait un numéro spécial avec pour titre :

*Etre homosexuel en* 1970

Trois parties essentielles : passé, présent, avenir.

Marc Daniel est chargé de réaliser la première partie : ce que fut la vie homophile, en France, depuis la fin de la guerre : 1945.

Partie historique donc : évolution des mœurs, de la morale, de l'opinion publique. Les lois. L'homophilie dans ses diverses manifestations : littérature, cinéma, théâtre, etc...

André-Claude Desmon est chargé de présenter la vie actuelle de l'homophile en France. Son enfance, son adolescence (école, lycée, apprentissage), sa vie sentimentale et sexuelle, sa vie familiale, religieuse, professionnelle, civique.

Jacques Valli s'est vu confier la troisième partie : *Et demain?*

Dans ces évolutions, révolutions, transformations actuelles dans tous les domaines, quelle peut être la vie des homophiles dans les prochaines années?

Sous la direction de ces trois prestigieux collaborateurs, tous ceux qui soutiennent *Arcadie* de leur talent et de leur dévouement participent à ce numéro spécial.

Naturellement, chaque abonné le recevra comme numéro d'octobre 1970.

Mais, dès à présent, nous *mobilisons tous les Arcadiens.*

Ce fascicule doit être *très largement distribué partout.* Dans tous les milieux.

Vous êtres examinés, disséqués, condamnés, jugés trop souvent dans des livres ou des articles par des individus qui prétendent nous connaître (nous n'oublions certes pas les bons ouvrages qui paraissent de temps en temps). Voici un numéro d'*Arcadie* qui dira ce que nous sommes, ce que nous voulons être.



*Chacun d'entre vous doit commander, acheter plusieurs exemplaires de ce fascicule* et les distribuer autour de lui.

Dès maintenant nous vous demandons de passer commande du nombre d'exemplaires que vous croyez pouvoir placer. (Autorités politiques, religieuses, patronales, syndicalistes, judiciaires, universitaires, militaires, littéraires, artistiques, votre entourage, des amis, des homophiles.)

Si vous ne pouvez envoyer vous-même ce numéro, donnez-nous les adresses de ces Personnalités auxquelles nous ferons cet envoi.

*Tous, pour sa propre destinée, doivent inonder la France de notre numéro*

« *Etre homosexuel en* 1970 »

(Le numéro, port compris : 5 F.)

PAUL-XAVIER GIANNOLI

**ROGER PEYREFITTE**
**OU LES CLÉS DU SCANDALE**

« *Tout sur cet étonnant écrivain* »

Ed. Fayard — 105 p. — 16,60 F

DOCTEUR CHARLES SOCARIDES

# L'HOMOSEXUALITÉ

*Théorie — Clinique — Thérapie*

— Ed. Payot — 26,70 F

## PAS DE PORTE COMMERCIAL
## A CÉDER

PARIS-III — 145 m²

TOUS COMMERCES

*Prix intéressant*

**I - KI**

***sciences occultes***

résout bénéfiquement
vos problèmes,
professionnels,
sentimentaux...

**lignes de la main — *cartes* — *tarots* — graphologie**
***métamorphoses de Royer* — formes fortuites de Rorschach**
**envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection**

(Nombreuses références)

**7, rue Riboutté, PARIS-9e — Métro Cadet**

**Téléphone : 523-35-86**